



Antoine Fenoglio est designer et co-fondateur du studio de design Les Sismo.

Cynthia Fleury est professeure titulaire de la chaire humanités et santé au Conservatoire national des arts et métiers, titulaire de la chaire de philosophie au GHU Paris psychiatrie et neurosciences.

Design with care entretien avec Antoine Fenoglio et Cynthia Fleury

STR
EAM
05

PHILIPPE CHIAMBARETTA

Cynthia Fleury, Antoine Fenoglio, pourriez-vous nous expliquer comment est né votre désir de collaboration autour du programme *Design with care*? Le point de départ réside dans la conviction d'une fertilité des allers-retours entre théorie et pratique?

ANTOINE FENOGLIO

C'est d'abord un vécu personnel similaire qui nous a rapprochés, avec chacun une expérience fondatrice autour du soin; de mon côté, cela correspondait à un moment de prise de conscience que la problématique éthique devenait de plus en plus criante dans les sujets confiés aux Sismo, et il me semblait important que l'on puisse avoir une approche philosophique plus robuste. C'est un sujet qui m'intéressait, mais j'avais du mal à trouver des appuis; la rencontre avec Cynthia m'a offert un support remarquable pour

Alors que les pratiques pluridisciplinaires reposant sur l'attention à des intelligences variées se développent en réponse à la complexité contemporaine, la rencontre entre la philosophe Cynthia Fleury et le designer Antoine Fenoglio offre un exemple de croisement des pratiques enrichissant une vision commune autour de l'idée de *design with care*, qui permet un « dessin avec dessein » reposant sur l'idée que la fragilité favorise de façon systémique la pratique vers des questions environnementales et sociales. Avec le concept de *proof of care*, l'expérimentation devient elle-même une forme de soin qui entraîne une réflexion sur les modes de gouvernance. Le designer se fait intégrateur, diplomate entre les expertises, s'appuyant sur son savoir-faire en représentation et prototypage.

Exposition *Climat de soin*, Lille Métropole Capitale mondiale du design 2020, co-commissariat Cynthia Fleury et Les Sismo



La Commanderie de Lavaufanche, second lieu des Sismo

y répondre. Nous avons alors décidé de créer cette approche du *Design with care*, un programme extrêmement ouvert dans lequel nous pourrions intégrer nos envies de réalisations et de partage, du point de vue académique, autour du séminaire *Design with care* du CNAM (Conservatoire national des arts et métiers) et de la chaire Humanités et santé, mais également au niveau de projets très concrets. Cela s'est traduit par de nombreux outils méthodologiques spécifiques, des projets, l'incubation d'une thèse, la publication d'articles, des expositions et un festival à la Commanderie, le second lieu des Sismo, en Creuse.

Ce programme est une façon de poursuivre la démarche que mènent Les Sismo depuis vingt-cinq ans autour du rôle du designer, en prolongeant nos convictions sur les rapports fertiles entre penser et faire, et sur les voies ouvertes au fil de l'histoire par des designers comme William Morris, Charlotte Perriand, Victor Papanek ou Enzo Mari. Ces voies sur lesquelles notre réflexion trouve son élan : le design a un dessein (Morris), l'objet du design, c'est l'homme (Perriand), le design est politique (Papanek), le processus d'apprentissage est au centre de la démarche (Mari).

CYNTHIA FLEURY

La philosophie n'a pas l'obligation d'une visée applicative, ce qui ne l'empêche pas d'avoir des applications possibles, mais elle se libère du caractère systémique de cette contrainte. L'univers du soin est, en revanche, un lieu à vocation clinique, où la charge de la preuve est souvent exigée et où la légitimité d'une solution affronte la question de sa concrétisation, acceptabilité, efficacité, réelles, à l'attention des soignants et des patients. La chaire de philosophie à l'hôpital du GHU Paris psychiatrie et neurosciences est indissociable de la chaire Humanités et santé du Conservatoire national des arts et métiers, à ceci près, qu'elle est spécifiquement hospitalière, sur le site de l'hôpital Sainte-Anne. L'enjeu était de continuer d'être un lieu de réflexion, d'enseignement et de recherche, mais également un terrain d'expérimentation, avec l'aide de compétences structurellement tournées vers la création de prototypes et de dispositifs sociotechniques. Le design était l'un des outils les plus probants pour relever ce défi. Dès lors, nous avons, avec Antoine, lancé plusieurs fils : l'approche expérimentale, en interaction constante avec les humanités médicales, et l'obligation de

produire des résultats utilisables dans le champ académique ; le processus de diplomation, avec la création de nouveaux diplômes universitaires ; le travail de recherche, Antoine l'a évoqué, avec l'incubation d'une thèse, et une autre en train de voir le jour ; le co-commissariat d'expositions, à vocation plus « publique », visant à insérer le design dans les politiques publiques ; et, de façon plus idéal-typique, la rédaction d'une charte « architecturale » de design, de philosophie clinique-esthétique, celle du Verstohlen, qui dialogue sans souci avec celle du nouveau Bauhaus européen, et que nous avons inaugurée lors du lancement du séminaire *Design with care* (2018). Charte incarnant ce continuum des soins : soin de soi, des autres, de la Cité, du vivant.

PHILIPPE CHIAMBARETTA

Ce programme vous a-t-il apporté des choses que vous n'attendiez pas dans votre champ d'application ? Comment a-t-il enrichi votre démarche ?

ANTOINE FENOGLIO

Cette collaboration nous a bien sûr beaucoup apporté, ne serait-ce qu'en nous permettant de nous confronter à l'environnement de Cynthia. Au-delà des concepts, cela nous a permis d'appréhender un contexte académique où la valeur de la preuve est essentielle. Même s'il a une dimension pragmatique, le design est plutôt dans une approche créative, avec beaucoup d'intuition et un mode de mise en œuvre qui a une robustesse bien différente de la réflexion académique ou philosophique. De ce point de vue, c'est une collaboration qui a eu une forte influence sur nos pratiques, mais aussi sur les cahiers des charges qu'on nous soumet, nos méthodes et notre manière d'accompagner nos commanditaires. Sans remettre en cause les qualités du métier de designer, cela a apporté une forme de robustesse de pensée dans les projets qui est aujourd'hui absolument clé.

En second lieu, la pensée philosophique telle qu'exprimée par Cynthia ne donne pas seulement des gages éthiques, mais ouvre – par-delà les mots – des imaginaires subtils et favorise leurs représentations créatives. Par exemple, on ne dessine pas de la même manière les nouveaux usages d'un quartier si on laisse résonner en soi une phrase de Cynthia telle que « le premier architecte de la Cité est le soin ».

CYNTHIA FLEURY

Il n'y a pas eu d'inédit, de surprise. Précisément l'inverse : il y a du sens, ce qui devrait exister partout, dans tous les lieux

1. Le *Gargantua* de 1534 de François Rabelais dépeint un anti-monastère utopique et humaniste appelé « l'abbaye de Thélème ».

d'enseignement et de recherche, d'exploration intellectuelle. Nous avons pu créer une abbaye de Thélème¹, un lieu où penser est possible, souhaitable, reconnu, valorisable en termes académiques, hospitalier pour les doctorants et les chargés d'études ou de missions. Un lieu qui est substantiellement toujours en processus, mais qui va bientôt achever, fin 2021, sa mue, et dépasser son premier moment plus nomade et fragmenté. Il n'empêche. La première chose que cela a consolidée, c'est la qualité et l'opérationnalité d'un écosystème, autrement dit un réseau de compétences et de talents absolument exemplaire : des jeunes diplômés en philosophie ou en sciences humaines et sociales, qui côtoient des ingénieurs, des architectes, des médecins, – des internes jusqu'aux médecins plus expérimentés –, bien sûr quantité de soignants, de patients, experts ou non, des citoyens lambda intéressés par notre démarche, et de nombreuses institutions soucieuses de se métamorphoser. Déjà, constituer cet écosystème, ce vivier, ce *pneuma* en acte, c'était un pas dans un « monde » où la réification est combattue, c'était de la santé pour tous. En tout cas, c'était l'exigence. Non pas un lieu idyllique, car rien n'est simple, mais un lieu où l'apprentissage « capacitaire » des vulnérabilités est possible, que celles-ci soient celles des acteurs avec lesquels nous échangeons ou les nôtres.

PHILIPPE CHIAMBARETTA

Antoine Fenoglio, pourriez-vous nous expliquer ce que recouvre concrètement le *design with care* dans votre pratique créative de designer ?

ANTOINE FENOGLIO

Tout au long de son histoire, le design s'est majoritairement mis dans la roue du développement du capitalisme et, par là même, a simplifié le rapport de chacun aux objets et favorisé la réification de nos vies. Le design a favorisé depuis un siècle un rapport basé sur l'usage, avec des solutions quasi exclusivement anthropocentrées. Il fallait que les choses soient confortables à l'usage pour les corps, et qu'elles aient un usage économique : une plus-value pour écouler les surcroûts de production, comme le dit le philosophe Pierre-Damien Huyghe, ce qui a mis de côté tous les champs vitaux de la bonne santé physique et psychique, de notre rapport à la société et à la biodiversité.

Bien sûr sensible à la philosophie du *care*, mais pas que, le *design with care* est pour nous une manière d'influencer par un complément de pensée une pratique



Le Domolab de Saint-Gobain : de la recherche de la performance à la recherche du confort (projet mené par Les Sismo)

du design trop tournée vers la performance créative, de passer à un mode d'attention. Ce programme nous a permis de nous appuyer sur nos vingt-cinq ans d'expérience du design pour enrichir cette pratique en y apportant un regard nouveau via l'approche par les vulnérabilités, sur des bases de conceptualisation, mais aussi de représentation graphique ou de tangibilisation par des objets, des services, des espaces – ce qui reste classique et parfois nécessaire, mais cela se complète aujourd'hui par le design de milieux et de capacités.

Ce filtre du prendre soin, de l'attention, élargi bien sûr à la question des individus, mais aussi aux questions sociétales et environnementales, crée la possibilité d'une approche beaucoup plus systémique du design. Le grand apport du *Design with care*, à mon sens, est qu'il renforce l'idée que le design ne peut se passer de dessein et propose une manière de définir et de faire vivre ce dessein. L'objectif est de redéfinir la diversité de nos interactions avec le monde, de voir comment un mode de création permet d'aider à repenser nos usages du monde, comment il va dessiner de nouveaux possibles et, en premier lieu, nous donner le sentiment d'être en capacité d'agir. La porte du *Design with care* ouvre vers ce sentiment capacitaire qui va au-delà de la pure question du soin. Elle accompagne plus largement une volonté de redéfinir des mondes cohérents dans lesquels on se sente habiter.

PHILIPPE CHIAMBARETTA

Cynthia Fleury, vous plaidez pour une « société du care ». L'éthique du care représente-t-elle une nouvelle intelligence de notre rapport au monde dans ce contexte anthropocénique ? Comment le « prendre soin » met-il en avant nos interdépendances entre hommes, mais aussi avec le vivant ?

CYNTHIA FLEURY

En fait, je ne « plaide » nullement pour une « société du care », ou une « éthique du care » appliquée à tous les champs de la société, comme si cela relevait d'une nouvelle novlangue. Je ne suis d'ailleurs pas une « philosophe du soin ». Mon travail est basiquement celui d'une enseignante-chercheuse en philosophie politique et morale, qui interroge la qualité des processus d'individuation et comment ils se relie(n)t (aux), et soutiennent, les outils – institutionnels ou non – de la régulation démocratique. Prenons la charte du Verstohlen qui défend le type de modélisations et d'expériences que nous « designons » pour penser et vivre en contexte anthropocénique : l'enjeu est à la fois de ne pas nier les failles systémiques que nous allons endurer collectivement et individuellement, comme de ne pas simplement les subir, sans possibilité d'invention ou de



Antoine Fenoglio et Cynthia Fleury lors du séminaire *Design with care*, au CNAM, 2018-2019

résilience. Notre travail n'est pas étranger à la réflexion latourienne autour du « détail », sans parler des différents philosophes de l'« éthique du vivant » qui savent à quel point la dimension planétaire, terrestre, biosphérique, n'a strictement rien à voir avec la globalisation telle que nous l'entendons économiquement, voire idéologiquement. La mondialisation dans sa version globalisée et non terrienne renvoie à du réductionnisme, de l'uniformisation dangereuse. La dimension planétaire est constellaire, micrologique, elle est indissociable de la « révolution du détail », défendue par Latour. Le détail est une manière de saisir la sophistication de cette dimension planétaire qui renvoie à des équilibres écosystémiques très fins, à des lois de coopération créatrice extrêmement sophistiquées et qui demandent, au contraire, d'être très attentif à la singularité des choses, des systèmes endogènes, des milieux, etc., et pas du tout dans cette espèce de surplomb morne, qui passe totalement à côté du pacte d'intelligence fort qui existe entre les éléments de la vie. Quand nous élaborons nos dispositifs de « design capacitaire », nous cherchons précisément à investir ces dynamiques de coopération, d'alliance créatrice, de « fonction soignante en partage » qui existent entre différents acteurs d'un écosystème. Et il ne s'agit nullement de s'en remettre au « collectif », comme s'il était lui-même une vision unifiée, une entité pure. Ces « vécus collectifs » sont très pluriels, et refondent les relations entre singularités. Le « verstohten », c'est le « furtif », ce qui ne peut nous être volé, ou comment nous, sujets, individus, patients, citoyens, tel ou tel, nous pouvons expérimenter et faire évoluer tout système de gouvernance, local, national, international, par la prise en considération des vulnérabilités endogènes, qu'elles relèvent des blessures, des manques, des inégalités ou, plus banalement, des formes de conflictualité, de résistance, d'évitement. Ce paysage mental, imaginaire, d'« effondrement », nous y résistons, par la production d'une praxis de résistance qui est celle du « faire » indissociable du « penser ».

PHILIPPE CHIAMBARETTA

Pourriez-vous nous présenter la notion de « *proof of care* », que vous avez développée conjointement ? S'agit-il d'une façon de plaider de façon plus générale pour une culture de l'expérimentation, du prototypage, qui pourrait se décliner à d'autres échelles ?

ANTOINE FENOGLIO

L'idée de « *proof of care* » est venue assez vite dans notre collaboration, à partir de l'expérimentation autour de la notion de « *proof of concept* ». Nous avons alors décidé d'incuber une thèse chez

Les Sismo sur le sujet, en assurant la direction scientifique de la thèse de Caroline Jobin, en collaboration avec le Laboratoire de conception innovante de l'École des mines dirigé par Pascal Le Masson et Sophie Hooge. Ce qui nous a frappés, c'est qu'à partir des notions d'expérimentation et de preuve, nous revenons rapidement à notre idée d'usage du monde. Concevoir un usage qui fonctionne est une chose, mais en quoi son expérimentation est-elle susceptible de créer une forme de soin pour ceux qui la pratiquent, la mettent en œuvre, la font vivre ? Et c'est bien évidemment cette dimension humaine de la preuve qui nous a intéressés.

Dans le cadre de ces expérimentations, nous avons rapidement fait l'hypothèse que finalement c'était la mise en œuvre du concept lui-même qui créait du soin. Nous avons par exemple trouvé une solution pour faciliter le lien entre les patients, les aidants et les médecins dans un contexte médical, mais ce pourrait être dans un autre. Le simple fait d'expérimenter crée une forme d'attention et de soin à tous ces acteurs. Nous avons pu le tester à plus grande échelle avec l'exposition *Climat de soin* à l'occasion de Lille Métropole 2020, Capitale mondiale du design. Ce qui est intéressant, c'est que finalement l'enjeu n'est plus tant de chercher des preuves que de voir comment chacune de ces initiatives reliées entre elles crée des modes de gouvernance, des flux et des liens qui montrent que nous sommes en train de faire société, de construire quelque chose à dessein. Aujourd'hui, nous n'avons pratiquement plus de projet qui se fasse sans expérimentation. Même si cela n'est pas formellement exprimé, cela devient attendu, c'est l'appel de chacun à vouloir faire, autant que de devoir programmer.

Les acteurs qui ont un rôle central dans la mise en place et le suivi de ces protocoles peuvent être de différents types, acteur individuel ou acteur social, une communauté, les gestionnaires d'un commun ou d'une municipalité, mais aussi des acteurs non humains, un environnement végétal ou animal, une qualité de l'air... Qu'est-ce qu'un projet peut créer en termes de soin sur toutes ces intrications, et comment arrivons-nous à les embrasser ensemble ? Nous travaillons pour et dans un tout, un « mélange », comme le dirait Emanuele Coccia, et c'est une des grosses difficultés du renversement des méthodes et des imaginaires liés au design. Nous devons nous détacher du design de choses pour aller vers l'influence créative pour un tout ; c'est en tout cas l'évolution que nous souhaitons apporter.



Siège de la Gérance de Michelin, architecture et qualité de vie au travail (projet mené par Les Sismo)



Amélioration des urgences à l'Hôpital Georges Pompidou (projet mené par les Sismo et la Chaire de philosophie à l'hôpital)

Ce qui est central, et qui rejoint autant la philosophie du care que la pensée pragmatique du psychologue et philosophe John Dewey, c'est de trouver comment faire vivre les « voix différentes », pour reprendre le titre d'un livre de Carol Gilligan. Et aujourd'hui, les voix différentes n'ont pas voix au chapitre ; il nous faut donc aller les identifier, les chercher et leur donner la place qu'elles méritent dans ces processus de réflexion et de création, à travers l'expérimentation et la recherche vivante de ces « preuves de soin ».

CYNTHIA FLEURY

Au loin, il y a un objectif, pour l'instant trop onirique, qui est celui d'établir une cartographie des points de vulnérabilité sur la planète, édifiants, exemplaires, sorte d'idéaux-types de la vulnérabilité, avec toutes les intersections possibles, ou encore ce que j'appelle des « lieux de butée » en faisant référence aux points de butée de Lacan, précisément parce qu'ils nous permettraient de penser le monde actuel et ses défis, ses failles systémiques, et de « designer » en fonction ses leviers capacitaires et transformateurs pour l'avènement de contrats sociaux, en phase avec les défis du xxi^e siècle. Dans ces lieux de butée, il y a la possibilité de faire des *proofs of care*, de tester la robustesse des idées et des dispositifs, de mesurer quantitativement et qualitativement les preuves de soin. La chaire défend une approche « *evidence-based humanities* », nullement pour s'y soumettre sans réflexion critique, mais pour assumer une part de la contrainte, justifiée, régulatrice aussi, même si elle est insuffisante, de l'obligation de preuve. C'est une contrainte nécessaire à la confiance collective. C'est le seul langage commun possible avec la science et l'État de droit, au sens où ce dernier s'appuie sur un tel pacte de véridiction. Donc, nous cherchons à être plus « robustes » dans nos résultats, pour mieux les partager, et les disséminer, pour qu'ils puissent être appropriables de façon critique, avec toute la latitude correctionnelle possible. Pour autant, nous restons aussi un lieu plus exploratoire, car notre « ADN » est aussi celui du concept et de l'univers « méta ».

PHILIPPE CHIAMBARETTA

Antoine Fenoglio, Les Sismo se définissent comme une grande famille pluridisciplinaire. Pourriez-vous nous expliquer les protocoles de collaboration que vous avez mis en place avec votre équipe et vos clients pour mettre en œuvre cette approche pluridisciplinaire ?

ANTOINE FENOGLIO

La pluridisciplinarité est depuis longtemps au cœur de notre travail et de nos recherches, mais il faut également ajouter que par-delà la diversité des expertises, il y a une dimension humaine de convivialité qui est centrale. Nous ne mettons



pas en place ces dispositifs pluridisciplinaires pour une raison organisationnelle, c'est un mode de vie qui nous plaît : le design, c'est un état d'esprit, pour reprendre les mots d'Enzo Mari. Notre quotidien est d'offrir une structure pour que tout type de personnalité engagée, externe et interne, puisse venir expérimenter le monde au travers de projets. Par exemple, nous essayons de faire en sorte qu'un designer et un chercheur puissent aller au bout de leurs propres pratiques, avec des échanges réguliers pour les enrichir respectivement. Le designer pourra ainsi s'assurer que ses intuitions s'inscrivent dans un contexte académique juste ; les chercheurs vont de leur côté entrer dans les sujets selon une approche qui s'enrichira des ouvertures et du mode créatif du designer qui sait faire des ponts entre des choses contre-intuitives ou étonnantes.

Il me semble que le designer a un rôle essentiel d'intégrateur ou de médiateur à jouer dans ces processus d'expérimentation à plusieurs voix. Il agit à la manière d'un diplomate entre ces différentes expertises, avec pour atout central sa capacité de représentation et de projection. Cela rejoint pour une part la dimension esthétique du design, mais cette capacité à représenter, pour des acteurs extrêmement différents, une synthèse analytique formant un outil de dialogue est absolument centrale. C'est à ce moment-là que nous commençons à résoudre les problèmes qui nous importent, quand la représentation prend forme et que tous les acteurs de terrain ou de recherche se sentent légitimes et capables de donner leur avis, de le partager et de l'argumenter pour créer un dialogue constructif. Nous entrons alors dans une forme de valeur esthétique du projet, une élégance relationnelle que nous cultivons, préalable à l'élégance des projets.

PHILIPPE CHIAMBARETTA

Cynthia Fleury, dans votre ouverture du séminaire Palladio, vous écriviez que «La question de la ville durable est la nouvelle clé du politique.» Pourriez-vous nous expliquer comment l'implication d'acteurs sociaux et privés autour du commun et de modes coopératifs déplace le politique et son monopole de la gouvernance de la ville ?

CYNTHIA FLEURY

Je suis intervenue dans le cadre des "conférences POPSU" de la Plateforme d'observation des projets et stratégies urbaines, pour préciser un peu plus cette idée de Cité-providence ou de

2. Patrick Bouchain, Grand Prix de l'urbanisme 2019, pionnier de l'architecture collaborative, explore des variantes de dispositifs d'expérimentation de la démocratie sur sept échelles territoriales, ce qu'il appelle «la preuve par 7».

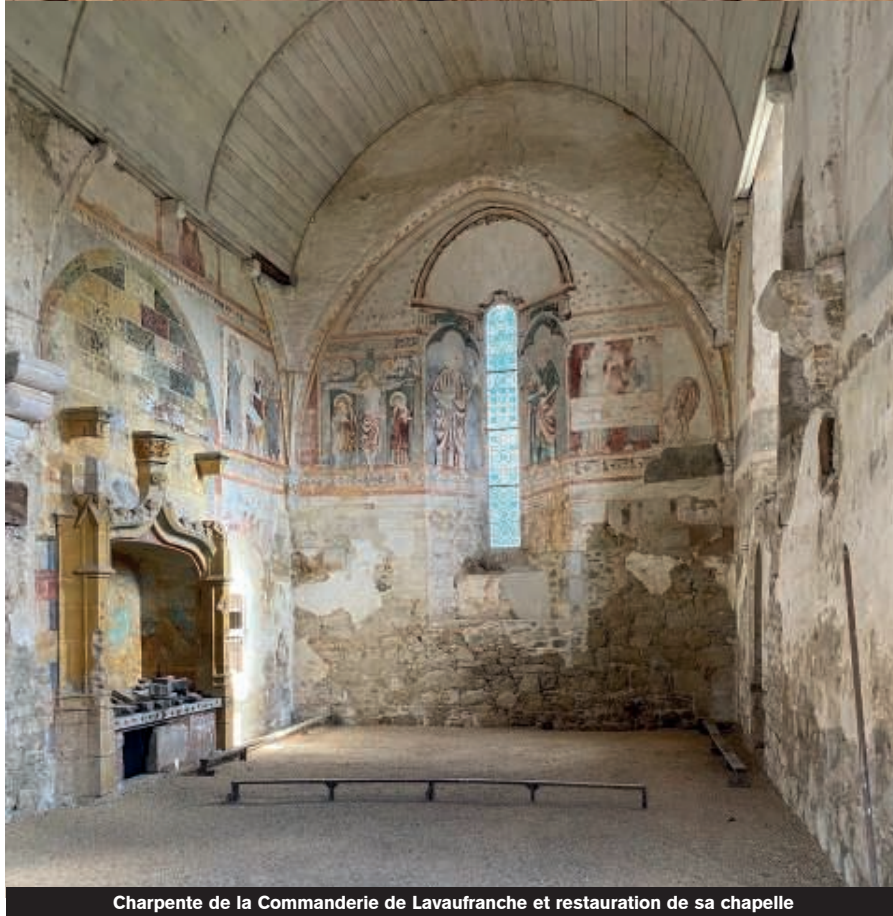
ville-providence, dans laquelle nous pourrions pénétrer, après avoir expérimenté celle de l'État-providence, dont la fin a été sans cesse annoncée par les penseurs des sciences humaines et sociales. Je ne suis pas sûre que le monde soit «habitable» au sens où il nous permet d'être libéré de la survie, si nous sommes définitivement convaincus que toute notion de «providence» est déstituée. En revanche, reformuler cette «providence», oui, cela paraît nécessaire. La réduire à sa simple chosification consumériste est insuffisant, chacun en ayant conscience, notamment chez les nouvelles générations, même si le vieux débat développement/environnement (fin du mois/fin du monde) est loin d'être dépassé, à l'intérieur d'un territoire, ou à l'international. Pour autant, la ville contracte quasiment toutes les situations problématiques et tous les publics, des plus vulnérables aux plus protégés, des plus marginaux aux plus prescripteurs, et elle permet d'articuler des publics orthogonaux, «idéologiquement» parlant, avec le risque classique d'instrumentalisation, mais ce risque n'est ni spécifique à ces situations, ni sans absence de réciprocité. De manière archétypale, nous avons la confrontation-alliance-entrisme entre les associations, le monde de la société civile-vigie et celui de l'entreprise, plutôt des grands acteurs privés, qui connaissent par ailleurs parfaitement les règles des marchés publics. Les démarches de Bouchain, de la «preuve par 7²», sont éminemment pertinentes dans ce contexte-là puisqu'il s'agit d'expérimenter, avec les acteurs locaux, quels qu'ils soient, au travers de différentes échelles, des modes de gouvernance, des communs, la création d'habitats spécifiques, d'usages, etc. Ce sont là des architectures du «vécu», des «vécus», que ces vécus nécessitent ou non un bâti. Ce sont très souvent des tiers-lieux, mais pas exclusivement. Et ils ne sont nullement exclusivement éphémères.

PHILIPPE CHIAMBARETTA

Antoine Fenoglio, pourriez-vous nous présenter le projet de la Commanderie ? Que représentent pour vous ce lieu et cette expérience ?

ANTOINE FENOGLIO

Là encore, la Commanderie est une question de désir et une idée de relation. C'est important de le rappeler, car nous vivons dans un monde complexe, souvent effrayant, face auquel nous nous sentons parfois impuissants. Il faut donc arriver à garder le désir, l'envie de faire les choses et d'être au monde. Nous connaissons et rêvions de la Commanderie depuis longtemps avec mon associé, Frédéric Lecourt, et lorsque nous avons finalement pu y installer notre travail, nous avons commencé à comprendre, petit à petit, en vivant les lieux, qu'il y avait là de quoi écrire une partie du monde que nous avions envie de dessiner, et vice versa.



Charpente de la Commanderie de Lavaufranche et restauration de sa chapelle

Aujourd'hui, la Commanderie s'inscrit dans le programme de recherche plus large que nous menons. Nous y explorons les liens entre patrimoine et soin – car c'est une commanderie hospitalière des XII^e et XV^e siècles –, mais également avec le milieu naturel, puisque nous y sommes dans un environnement particulièrement préservé et que nous y développons un jardin-forêt comestible. En un sens, la Commanderie est notre propre *proof of care*, via notre manière d'expérimenter et de partager les ressources de ce lieu. Ce qui me stupéfait le plus, c'est de voir à quel point il peut créer des bouleversements individuels et collectifs. C'est une inclusion corporelle, psychique, humaniste et naturelle dans un environnement qui crée souvent une expérience transformatrice. Quand je dis «bouleversements», je pense à plusieurs personnes de notre écosystème pour qui le lieu et l'expérience vécue ici leur ont permis de se sentir soudain beaucoup plus fortement en capacité d'agir. J'ai la conviction profonde que c'est là l'objectif d'un bon design contemporain. Nous sommes tous capables, mais il faut donner à chacun les moyens de réaliser ce dessein à la fois individuel et commun. Nous nous efforçons de le faire avec les moyens de la pensée mais aussi de l'action, puisque les gens qui partagent ce lieu avec nous sont invités à forger, à planter des arbres, à reconnaître et cuisiner les plantes comestibles dans l'environnement de la Commanderie, à penser, à dessiner, à partager l'aventure de la restauration d'une chapelle, à monter dans une charpente du XIV^e... C'est la beauté de ce projet : offrir des expériences humaines créant une capacité d'agir démultipliée.

CYNTHIA FLEURY

La Commanderie est aujourd'hui de façon très factuelle, notamment, un futur espace résidentiel doctoral et postdoctoral. Mais l'ambition de ce lieu est plus exploratoire, conceptuellement, politiquement, existentiellement. Le président de l'IPBES, la plateforme intergouvernementale dédiée à la préservation de la biodiversité qui, comme celle du GIEC, s'occupe de la lutte contre le réchauffement climatique, a récemment déclaré que la santé des écosystèmes dont nous dépendons se dégrade plus vite que jamais : «Nous sommes en train d'éroder les fondements mêmes de nos économies, nos moyens de subsistance, la sécurité alimentaire, la santé et la qualité de vie dans

le monde entier.» Face à ce danger, la notion de «changement transformateur» est évoquée, et elle vient peut-être «incarner» avec plus de concrétude celle de «changement de paradigme», plus théorique. Là, il s'agit de créer des dispositifs, protocoles, outils, expériences, qui respectent d'autres principes économiques, certes, mais qui font écho à d'autres représentations mentales, ou valeurs morales. Nos collègues Anne-Caroline Prévot et Susan Clayton ont défendu pertinemment la mise en place d'«expériences de nature transformatrices». La Commanderie relève aussi de cette aventure-là. Lorsque nos chemins se sont croisés, avec Antoine, je crois que chacun a pu reconnaître une partie de sa pensée ou de son faire, chez l'autre, non pas comme une appropriation, mais comme un dialogue, avec ses différences, ses spécificités. Le compagnonnage est un dispositif ancien qui a prouvé par le passé son opérationnalité. Il trouve ici des allures plus contemporaines, mais il raconte ses liens ancestraux avec le patrimoine culturel et naturel, non pour le figer, mais pour protéger et se nourrir de ce vivant-là. Nous défendons un continuum des «soins», au sens d'implications intersubjectives fortes, ou encore de principes d'individuation qualitative indispensables, irremplaçables, dans notre rapport au monde pour que celui-ci fasse advenir un réel plus désirable, soutenable, durable.





Antoine Fenoglio, designer and cofounder of the design studio *Les Sismo*.

Cynthia Fleury, tenured professor of the Chair of Humanities and Medicine at the Conservatoire national des arts et métiers, and Chair of Philosophy at the Hospital at GHU Paris Psychiatrie & Neurosciences.

Design with Care

interview with Antoine Fenoglio and Cynthia Fleury

**STR
EAM
05**

As multidisciplinary practices based on attention to a variety of intelligences are developing in response to contemporary complexity, the encounter between philosopher Cynthia Fleury and designer Antoine Fenoglio offers an example of an intersection of practices enriching a common vision around the “Design with Care” approach. This allows for “design with intent” based on the idea that fragility can help systemically extend the design practice to environmental and social issues. With the “proof of care” concept, experimentation itself becomes a form of care that leads to pondering modes of governance. Within this multidisciplinary approach of care, designers become integrators and act as diplomats between different types of expertise, building on their know-how in representation and prototyping.

PHILIPPE CHIAMBARETTA
Cynthia Fleury, Antoine Fenoglio, could you elaborate on how your desire to collaborate around the Design with Care seminar came about? Did it stem from the conviction that continual dialogue between theory and practice would prove fruitful?

ANTOINE FENOGLIO

What brought us together originally was first and foremost our similar personal experiences. Each of us had had a founding experience with care. In my case, this emerged after I realized that ethical issues were becoming increasingly present in the topics entrusted to Sismo, and felt it was important that we adopt a more robust philosophical approach. I was interested in the topic, but I found it hard to find any form of grounding; my encounter with Cynthia allowed me to address this. We then decided to create the Design with Care approach, a very open-ended program in which we could incorporate our desires for

production and exchange, from an academic standpoint, around the Design with Care seminar set up by the Conservatoire national des arts et métiers' (CNAM) Chair of Humanities and Medicine, but also in very concrete projects. This resulted in a range of specific methodological tools, projects, the incubation of a thesis, the publication of articles, exhibitions, and a festival at the Commanderie—the second Sismo site, in the Creuse département.

This program is a way of furthering the approach that the Sismos have been conducting for the past twenty-five years around the role of the designer, by pursuing our convictions regarding the fertile relationship between thinking and doing, as well as the possible approaches opened up throughout history by designers including William Morris, Charlotte Perriand, Victor Papanek, and Enzo Mari. These are a few of the pathways that have given a fresh impetus to our thinking—design carries intent (Morris), the purpose of design is humans (Perriand), design is political (Papanek), the learning process is at the forefront of the design approach (Mari).

CYNTHIA FLEURY

Philosophy isn't bound by the obligation of an applied vision. That doesn't prevent it from having potential applications, of course, but releases it from the systemic character of this kind of constraint. The world of healthcare is, however,

a space with a clinical vocation where the burden of proof is often a requirement and where the legitimacy of a solution grapples with the issue of its actual realization, acceptability, and effectiveness regarding caregivers and patients. The Philosophy at the Hospital Chair at the GHU Paris Psychiatrie & Neurosciences is inextricably linked to the Humanities and Medicine Chair at the CNAM, except for the fact that it is specifically concerned with hospitals and located on the site of Hôpital Saint-Anne. It aims to be a place of thought, teaching, and research, as well as a testing ground, leveraging skills that are structurally geared toward the creation of prototypes and sociotechnical devices. Design was one of the most compelling tools with which to address this challenge. With Antoine, we launched a few threads, including the experimental approach (in constant interaction with the medical humanities, and the obligation to deliver results that could be put to use in academia); the graduation process (the creation of new university degrees); research (the incubation of a thesis, and soon a second one); the co-curation of exhibitions meant more for the public's benefit, aiming to introduce design in public policy; and, in a more ideal-typical way, the drawing up of an "architectural" charter, of design, a clinical-aesthetic philosophy, that of

I. François Rabelais' 1534 *Gargantua* depicts a utopian, humanistic anti-monastery called the Abbey of Thélème.

Verstohlen, which establishes an effortless dialogue with that of the New European Bauhaus. We inaugurated it during the launch of the Design with Care seminar in 2018. The Charter embodies this continuum of care—self-care, care of others, care of the "City," care of the living.

PHILIPPE CHIAMBARETTA

Has this program revealed anything that you didn't expect in your scope? How has it enriched your approach?

ANTOINE FENOGLIO

This collaboration has of course been of great benefit to us, allowing us to approach Cynthia's environment. Beyond concepts, it has taught us to understand the academic environment, where the probative value of evidence is key. Even though it has a pragmatic dimension, design is more concerned with creativity, with lots of intuition and a robust implementation process that is quite different from academic or philosophical thinking. In that sense, the collaboration has strongly influenced our practices, as well as the specifications that we are given, our methods, and the way we accompany project sponsors. Without questioning the strengths of the designer profession, this has contributed a form of robustness of thought to our projects that is now absolutely key for us. Also, philosophical thought, as expressed by Cynthia, doesn't just provide ethical guarantees. It opens, beyond words, subtle

imaginaries and fosters creative representations. For example, the new uses of a district aren't designed in the same way when we let one of Cynthia's dictums resonate within us—for instance "the first architect of the City is care."

CYNTHIA FLEURY

There was no surprise, nothing unprecedented. It was exactly the opposite: there is meaning, which should exist everywhere, in all the places of teaching, research, and intellectual exploration. We managed to set up an ideal intellectual community, our own Abbey of Thélème,¹ a place where thinking is not only possible but advisable, acknowledged, and academically or professionally accredited for doctoral students and project or mission leaders. This place is undergoing an ongoing process of metamorphosis, which will soon be completed, near the end of 2021, thereby transcending its first phase—one that was somewhat more nomadic and fragmented. The first thing to be consolidated was the quality and operability of the ecosystem, or, in other words, a network of expertise and talent, which is now absolutely stellar. There are young philosophy or humanities graduates, side by side with engineers, architects, and doctors—ranging from medical residents to more experienced doctors—and of course a great many other

healthcare professionals, patients, experts or non-experts, ordinary citizens interested in our initiative, and many institutions concerned with their own transformation. Establishing this ecosystem, this pool, this pneuma, is in fact already a step forward in a “world” where reification is taken on, providing health for all. In any case, that was the requirement. Not an idyllic place, because nothing is ever that simple, but a place where a “capability-driven” understanding of vulnerabilities is possible, whether it’s for the protagonists we are sharing ideas with or for ourselves.

PHILIPPE CHIAMBARETTA
Antoine Fenoglio, could you explain what exactly Design with Care covers in your creative design practice?

ANTOINE FENOGLIO
Throughout its history, design has primarily followed the tracks of capitalism and has thus simplified our relationship to objects and promoted the reification of our lives. Over the past century, design has encouraged a relationship based on use, with almost exclusively anthropocentric solutions. Items had to be comfortable when used by human bodies while serving an economic purpose. There needed to be some sort of surplus value in order to use up the excess production—a fact noted by philosopher Pierre-Damien Huyghe—which has set aside all the vital spheres

of good mental and physical health, and of our relationship to society and biodiversity.

Naturally mindful of the philosophy of care, though not only, we believe that Design with Care has a way of influencing, through a additional of thinking, a practice of design that is overly geared towards creative performance, in order to shift to a mode of attentiveness. This program has enabled us to build on our twenty-five years of design experience to enhance the practice by bringing in a fresh perspective through a vulnerability-based approach, based on conceptualization, but also on graphical representation or tangibilization through objects, services, and spaces. This remains traditional and sometimes necessary, however this is now realized through the design of living environments and capacities.

This filter of care, of course, is extended to individuals, but also to issues related to society and the environment. It creates the possibility of a much more systemic approach to design. Design with Care’s main contribution is, I believe, to reinforce the view that one cannot design without intent. It proposes a way of defining and activating this intent. Our purpose is to redefine the diversity of our interactions with the world, and to see how a mode of creation can help to reimagine how we go about in the world, how it can bring about new possibilities, and, above all, empower us to act.

Design with Care opens a door on this sense of capability that goes beyond the pure question of care. It is part of a broader desire to redefine coherent worlds in which we can feel ourselves live.

PHILIPPE CHIAMBARETTA
Cynthia Fleury, do you advocate for a society of care? Does the ethics of care represent a new intelligence in our relationship to the world in this anthropocentric context? How does care highlight our interdependencies between humans, as well as with the living?

CYNTHIA FLEURY
In fact, I absolutely don’t advocate for a society of care, or the application of an ethics of care to all areas of society as if it were the result of a new form of newspeak. I am not a “philosopher of care.” My approach is basically that of a lecturer and researcher in political and moral philosophy, who examines the quality of the processes of individuation and how they connect and support the tools—be they institutional or not—of democratic regulation. Consider the Verstohlen Charter, which supports the kind of modeling and experiences that we design in order to think and live in an anthropocenic context. You both cannot discount the systemic shortcomings, that we will experience collectively and individually, nor can you

simply endure them with no possibility of invention or resilience. Our work has something to do with the Latourian reflection around “details,” not to mention the various “ethics of the living” philosophers who know how little the planetary, earthly, and biospheric dimensions have to do with globalization as we understand it from an economic, or even ideological perspective. Globalization in its worldwide form, rather than a planetary one, entails reductionism and perilous uniformization. The planetary dimension is “micrological,” one of constellation, it is inextricably linked to the “revolution of details” advocated by Latour. Details are a way of capturing the sophistication of this planetary dimension that relates to these very subtle ecosystemic balances, to extremely sophisticated laws of creative cooperation. They demand, on the contrary, that we are very mindful of the singularity of things—of endogenous systems, milieus, and so on—and absolutely not in this sort of bleak dominance that completely misses out on the strong intelligence pact that exists between the elements of life. When we develop our “capacity-based design” facilities, we are specifically looking to invest in these dynamics of cooperation, of creative alliances, of the “shared care functionality” that exists between various parties in an ecosystem. This is certainly not about

relying on the “collective” as if it were a unified vision, a pure entity. These “collective life experiences” are very diverse and reestablish the relations between singularities. “Verstohlen” is what is fleeting and that cannot be stolen from us, and we could, as subjects, individuals, patients, citizens, etc., experiment and bring change to any system of governance—whether it is local, national, or international—by taking into account endogenous vulnerabilities, whether they stem from wounds, deficiencies, inequalities, or, plainly, forms of conflictuality, resistance, or avoidance. We resist this mental, imaginary landscape of “collapse” through the generation of a praxis of resistance indissociably associating “doing” and “thinking.”

PHILIPPE CHIAMBARETTA

Could you present the concept of “proof of care,” which you’ve developed together? Is it a way of advocating more generally for a culture of experimentation and prototyping that could be applied on other scales?

ANTOINE FENOGLIO

The idea of “proof of care” appeared quite early in our collaboration, when we experimented with the idea of the “proof of concept.” We decided to incubate a thesis at Sismo around this idea, assuming the scientific supervision of Caroline Jobin’s

thesis, in collaboration with the laboratory of innovative design of École des Mines (headed by Pascal Le Masson and Sophie Hooge). What struck us was that, based on the concepts of experimentation and proof, we quickly returned to our idea of the uses of the world. Designing for a specific use is one thing, but how is its experimentation liable to create a form of care for those that engage in it, implement it, live it out? It is this human dimension of proof that intrigued us.

As part of these experiments, we quickly made the assumption that ultimately it was the implementation of the concept itself that created care. For example, we found a solution to foster connections between patients, caregivers, and treating physicians in a medical context, but it could be in another one. Merely engaging in experimentation creates a form of attention and care for all involved. We were able to test this on a larger scale with the *Climat de soin* exhibition during Lille Métropole 2020, World Design Capital. What’s interesting is that, at the end of the day, the challenge isn’t about looking for evidence as much as it is about seeing how each of these interconnected initiatives creates modes of governance, flows, and connections that show that we are in the act of making society and building something intentionally. We rarely do projects that don’t involve experimentation. Even when this isn’t expressed formally, it becomes an

expectation, a call to action on behalf of everyone involved as much as a programming need.

There are different kinds of protagonists who can take on a pivotal role in implementing and monitoring these protocols. They range from individuals, social players, and communities, to the managers of common-pool resources or a municipality. There are also non-human protagonists such as plant or animal environments, or a certain air quality. We ask “what can a project create in terms of care for all these intrications, and how do we manage to embrace them together?” We work for and within a whole, a “mixture” as Emanuele Coccia would put it, and this is one of the major difficulties in the overturning of methods of imagination linked to design. We must break away from designing things and move towards a creative influence for a whole—at least that is our goal.

What is key, and this aligns both with the philosophy of care and the pragmatic ideas of psychologist and philosopher John Dewey, is to find a way to bring the “different voices” to life, to borrow from Carol Gilligan. These different voices currently have little input. We must therefore make sure we identify them, look out for them, and give them the place they deserve in this process of reflection and creation through experimentation and within the living research of these “proofs of care.”

CYNTHIA FLEURY

There’s a future objective, though currently somewhat a dream, which is to map the vulnerabilities on the planet—enlightening, exemplary, sorts of ideal types of vulnerability, with all possible intersections, or what I call “places of abutment,” in reference to Lacan’s “abutment points.” This should be done precisely because it would enable us to reflect on today’s world and its challenges, its systemic shortcomings, and to thereby design based on its drivers of capability and transformation for the advent of social contracts, in accordance with the challenges of the twenty-first century. In these places of abutment, there is a possibility of establishing “proofs of care,” to test the robustness of ideas and devices, to measure quantitatively and qualitatively the proofs of care. The Chair advocates an approach rooted in evidence-based humanities, in no way to submit to it without any critical reflection, but rather to shoulder part of the constraint—which is justified as well as regulatory, even though that isn’t sufficient—of the burden of proof. This constraint is necessary for collective trust. It is the only possible shared language with science and the rule of law, in the sense that the former relies on such a pact of veridiction. We endeavor to be more “robust” in our results, in order to better share and disseminate

them so that they can be critically appropriated with as much corrective latitude as possible. We nevertheless also remain a more exploratory place, because our “DNA” is also that of the concept concept and the “meta” space.

PHILIPPE CHIAMBARETTA
Antoine Fenoglio, the Sismos define themselves as a large multidisciplinary family. Could you tell us more about the collaboration protocols your team and your clients implemented for a multidisciplinary approach?

ANTOINE FENOGLIO
Multidisciplinarity has long been central to our work and research, but it should be noted that beyond the diversity of expertise, there is a human dimension of conviviality that is key. We haven’t adopted these multidisciplinary devices for an organizational purpose. It is a way of life that we appreciate. Design is a state of mind, as Enzo Mari put it. Our job is to offer structural support for all types of committed individuals, whether external or internal, so that they can come and experience the world through projects. For example, we try to ensure designers and researchers can see their own practices through, with regular interactions that benefit both parties. Designers will then be able to ensure that their intuitions take place in a sound academic context, while researchers will delve into topics following an approach

enhanced by the perspectives and creativity of designers, who know how to build bridges between things that might be somewhat counterintuitive or astonishing.

In my view, designers have a crucial role to play as integrators or mediators in these multivoice processes of experimentation. They act in the manner of diplomats, navigating between these different expertises, with their core strength being a capacity for representation and projection. This ties in with the aesthetic dimension of design, of course, but this ability to represent, for highly distinct protagonists, an analytical synthesis forming an instrument of dialogue is absolutely key. Only then do we start to solve the problems that matter most, when representation takes form and that all those who work in the field or in research feel legitimate and capable of expressing their views, sharing them, and making a case for them in order to create a constructive dialogue. We then enter a form of aesthetic value of the project, a relational elegance that we cultivate, a prerequisite to the elegance of projects.

PHILIPPE CHIAMBARETTA
Cynthia Fleury, in your opening of the Palladio seminar, you wrote that “The question of the sustainable city is the new key to the political sphere.” Could you explain how the involvement of social stakeholders and private parties around the commons and cooperative

2. Patrick Bouchain, who was awarded the Grand Prix de l’Urbanisme 2019, is a pioneer in collaborative architecture, exploring variants of devices for the experimentation of democracy over seven territorial scales, something he calls *la preuve par 7* (The Proof by seven).

modes displaces the political sphere and its monopoly over urban governance?

CYNTHIA FLEURY
I participated in the conferences of the Plateforme d’observation des projets et stratégies urbaines to further clarify the idea of the welfare city, which we could move towards, after having experimented with the welfare state, the end of which has repeatedly been declared by thinkers in the humanities and social sciences. I am not certain the world can be “inhabited” in the sense that it frees us from survival, especially if we are convinced that any notion of “welfare” is indeed unnecessary. Reframing “welfare” however, that seems necessary. Reducing it to its mere consumerist commodification isn’t enough, as we are all well aware. The younger generations understand this, though the old debate between development and the environment (the end of the month vs. the end of the world) is still far from being outdated, both regionally and internationally. Nevertheless, the city develops almost all problematic situations and all types of populations, from the most vulnerable to the most well protected, from the most marginalized to the most empowered, and it makes it possible to bring together divergent audiences together, “ideologically” speaking, with the usual

risk of instrumentalization, but without any absence of reciprocity. In an archetypal way, we have the confrontation/alliance/entryism between the world of the watchdogs of civil society and the corporate world, made up mostly of large private companies that are fully acquainted with public procurement rules. Bouchain’s “power of seven” (*preuve par 7*) approach² is highly relevant in such a context given that the idea is to experiment, with local stakeholders, whoever they may be, through different scales, modes of governance, commons, the creation of specific habitats, uses, and so on. These are architectures of lived experiences, whether these lived experiences require a built form or not. They are often third places, but not exclusively, and are by no means exclusively transient.

PHILIPPE CHIAMBARETTA
Antoine Fenoglio, could you tell us a little about the Commanderie project? What does this site and experience represent for you?

ANTOINE FENOGLIO
Again, the Commanderie is a question of desire and an idea of relationships. It is important to bear this in mind because we live in a complex and often frightening world and we sometimes feel powerless against it. We must therefore manage the desire to do things and the desire to be in the

world. My partner Frédéric Lecourt and I had known and dreamt about the Commanderie for a long time, and when we finally got to set up our work there, we started to understand, very gradually, by living in the place, that there was everything there necessary to form part of the world that we wanted to shape, and vice versa.

Today, the Commanderie is part of a broader research program that we are running. There, we explore the connections between heritage and care—as this is a commandery of the Knights Hospitaller from the twelfth and fifteenth centuries—but also with the natural environment, given that we are located in a well-preserved environment and are growing a food forest. In a sense, the Commanderie is our own proof of care, via our way of experimenting and sharing the resources of the place. What amazes me most is to see to what extent it can lead to individual and collective upheavals. It is a physical, psychic, humanist, and natural inclusion in an environment that often creates transformative experiences. When I say “upheaval,” I am thinking of several people within our ecosystem from whom the place and the experience lived there have enabled them to suddenly feel profoundly empowered. I am deeply convinced that this is the objective of good contemporary design. We are all able, but we must give everyone the means of realizing this intent that is both individual and common. We strive to do so through the

means of thought but also action, and indeed the individuals who share this place with us are invited to forge, to plant trees, to forage wild plants in the vicinity, to think, to draw, to share the adventure of the restoration of a chapel and to climb into fourteenth-century timber framing. That is the beauty of this project, to offer of human experiences generating a multiplier effect on our ability to act.

CYNTHIA FLEURY

The Commanderie is now in a very factual sense, a future space for doctoral and postdoctoral residences. However, the ambition of the place is more exploratory—conceptually, politically, and existentially. The Chair of the Intergovernmental Science-Policy Platform on Biodiversity and Ecosystem Services (IPBES), which plays a similar role in favor of biodiversity as the IPCC does in relation to climate change, recently declared: “The health of ecosystems on which we and all other species depend is deteriorating more rapidly than ever. We are eroding the very foundations of our economies, livelihoods, food security, health, and quality of life worldwide.” In view of this danger, the notion of “transformative change” emerges, and we may be “embodying” it more concretely than the notion of a “paradigm shift,” which is more theoretical. The idea is then to create devices, protocols, tools,

and experiences that respect other economic principles, admittedly, but that also echo other mental representations or ethical values. Our colleagues Anne-Caroline Prévot and Susan Clayton have rightfully advocated the running of “transformative experiences of nature.” The Commanderie also falls under that scope. When we crossed paths with Antoine, I think we both recognized part of our thought processes and how we act in one another—not as an appropriation, but as a dialogue, with its differences and its specificities. The *compagnonnage* apprenticeship system is an old system with a proven operational track record. Here, it takes on a more modern appearance, but narrates its ancestral ties with cultural and natural heritage, not to freeze it in place, but to protect and draw form, this form of living. We advocate a continuum of care, in the sense of strong intersubjective implications, or even principles of qualitative individuations, which are indispensable and irreplaceable in our relationship to the world. To approach it in this way we can usher in a reality that is more desirable, bearable and sustainable.